

Le pont au-dessus du néant
L'impuissance du connaître ordinaire
comme point de départ de la science spirituelle de Rudolf Steiner
Irene Diet

Voici cent ans, Rudolf Steiner tint une série de conférences publiques, dans lesquelles il revint sur une expérience qui avait eu lieu quelques 35 ans en arrière :¹ sa rencontre avec Friedrich Theodor Vischer, à la suite de laquelle il put poser la première pierre de l'anthroposophie. On va développer dans ce qui suit le caractère de cet événement et avec l'aide de celui-ci — d'une manière très fondamentale — suivre la question de comment le pont peut être construit entre la conscience ordinaire et la conscience supérieure qui a prit corps chez Rudolf Steiner.

Dans la conférence du 12 mai 1917, à Stuttgart, Rudolf Steiner introduit ses développements par les paroles suivantes :²

Permettez que je parte de quelque chose de personnel, ce qui n'est pas mon habitude sinon [...]. Lorsque dans les années écoulées, je passais souvent ici à Stuttgart devant le buste de Friedrich Theodor Vischer, — qu'on appelait dans la vie littéraire le *V-Fischer* — qui intervint autrefois dans la vie spirituelle de cette ville d'une manière très significative. Il me venait alors toujours à l'esprit une sentence très importante de Vischer [...], une formulation qui résonne, pourrait-on presque dire, comme un paradoxe. [...] Il dit : « L'unité de la vie de l'âme ne peut ni totalement ni certainement être localisée dans le corps, quoiqu'elle ne puisse se présenter véritablement nulle part ailleurs que dans le corps vivant ».³

Les « premières pierres de l'anthroposophie »

L'élément personnel, auquel fait ici allusion Rudolf Steiner, se référait à l'esthéticien et philosophe connu au 19^{ème} siècle, Friedrich Theodor Vischer (1807-1887). L'idée de Vischer exprimée alors : L'âme ne peut pas être dans le corps [vivant, *ndt*], mais elle ne peut pas être non plus en dehors du corps, était centrale pour ses développements. Cette pensée renvoie à une limite profondément vécue de son connaître, en deçà de laquelle Vischer dut rester. Mais pour Steiner, cette expérience de limite, que Vischer connut et dont il souffrit, était significative ; cette expérience éprouvée par Vischer eut des conséquences, qu'il décrivit ainsi dans sa conférence de Stuttgart :

Vischer pourchassait la vie de l'âme, pour ainsi dire, de la manière dont elle lui était accessible et il en vient, étant donné qu'il approche de la question la plus importante elle-même, à savoir celle de l'essence de l'âme, il en arrive [...] à une contradiction, vis-à-vis de laquelle on peut s'interroger : doit-on en rester là, comme Vischer par exemple en est restée lui-même à cette contradiction ? Pour moi [...] cette affaire personnelle est particulièrement grave pour la raison que justement, elle n'est pas telle pour moi. Dans les années 80 du siècle passé, alors que je suivais avec un profond intérêt directement ce que Friedrich Theodor Vischer voulait atteindre, je rédigeais un mémoire, en tant que tout jeune « blaireau », qui était censé consigner, ce dont je ne peux encore dire aujourd'hui que ceci : c'était le tout premier rudiment de ce que je voudrais caractériser comme une investigation de l'esprit. C'étaient les premières idées que je pouvais mettre noir sur blanc à partir de cette orientation, de ce courant de la recherche, sur lequel je vais parler.⁴

¹ Au premier semestre de 1917, Rudolf Steiner donna sept conférences publiques intitulées *Immortalité de l'âme, forces du destin et cours de la vie humaine* : le 1^{er} mars 1917 à Berlin, les 12 et 18 mai à Stuttgart et Munich, ainsi que les 4, 11, 13 et 16 juin à Hambourg, Leipzig, Hanovre et Brême. À l'occasion, il instaura, tout en y revenant constamment depuis les conférences de Stuttgart, une relation biographique entre Friedrich Theodor Vischer et son propre travail. Entre août et début septembre 1917, il rédigea l'ouvrage *Des énigmes de l'âme (GA 21)* dans lequel il fait allusion à plusieurs reprises à Vischer. À l'automne de cette même année, Steiner mentionna de nouveau Vischer : le 18 octobre, à Bâle, ainsi que les 5 et 15 novembre à Zurich et Saint-Gall.

² Il doit être expressément indiqué ici, qu'avec les transcriptions des conférences jamais ne se présente avec certitude la teneur correcte et précise des paroles prononcées alors.

³ Conférence non publiée du 12 mai 1917 à Stuttgart — www.steiner-klartexte.net/pdfs/19170512-01-01.pdf

[Le terme allemand *Leib* se réfère, comme traduit ici au corps « vivant » car le premier sens de *Leib*, c'est la vie (voir le dictionnaire Bertaux-Lepointe de 1941) *ndt*]

⁴ *Ebenda*. [J'ai choisi de garder ici le sens littéral de *Dachs*, à savoir « blaireau » que lui donne d'ailleurs l'argot français pour désigner un « blanc-bec », à savoir ce que nous sommes nous-mêmes chacun face à Steiner. *ndt*]

Le paradoxe cognitif que vécut à fond Vischer, qui se réfère à l'essence de l'âme, se trouvait donc dans le contexte immédiat de cet essai que Steiner caractérisa en 1917 comme le début de son anthroposophie. Il rapporta plus loin :

Et j'envoyai mon manuscrit — il va de soi qu'alors on ne pouvait espérer qu'une telle pacotille de la part d'un jeune « blaireau » fût imprimée — je n'adressai ce manuscrit qu'à Vischer. Vischer, qui était déjà âgé par surcroît à cette époque, me répondit très amicalement et *entra d'une manière merveilleusement directe dans ce que je voudrais caractériser ici comme le nerf de mes premières recherches*, de sorte que je crus déjà pouvoir faire cette expérience d'avoir intéressé une fois un homme qui était tant attaché à la vie spirituelle du 19^{ème} siècle [...]. Cela étant Friedrich Theodor Vischer mourut peu après et on en resta à cet unique échange épistolaire.⁵

Dans le manuscrit dont il est question il s'agit de l'essai « *Unique critique possible des concepts atomistiques* », qui ne fut retrouvé qu'en 1939 dans la succession de Vischer.⁶ C'est l'essai le plus précoce qui nous soit parvenu de la plume de Rudolf Steiner que celui-ci avait rédigé pour la publication.

Rencontre avec le « Souabe-Vischer »

L'essai *Unique critique possible des concepts de l'atomisme* fut rédigé par Rudolf Steiner à l'âge de 21 ans, au printemps de 1882 ; la lettre adressée à Vischer qui l'accompagne, et nous est parvenue, est datée du 20 juin 1882.⁷ Quoiqu'il ait déposé les premières pierres de son anthroposophie dans cet essai, comme il en témoignera lui-même à plusieurs reprises, cet essai n'a pas été repris jusqu'à aujourd'hui dans aucun des 360 tomes de l'édition complète de ses œuvres. De même il est à peine considéré sous le point de vue d'un « premier commencement » de science de l'esprit. Il éveilla l'attention avant tout en relation avec la lutte de Rudolf Steiner en vue d'un « concept de temps satisfaisant ». ⁸ Et pourtant il est important — et tout particulièrement importantes sont les conditions préalables qui devaient être données afin que Rudolf Steiner pût principalement rédiger cet essai noir sur blanc.

On peut partir à raison de ce « premier rudiment » d'anthroposophie, toute l'essence de celle-ci même y est pareillement contenue, tel le germe de la plante pleinement développée qu'elle deviendra plus tard. Si nous plaçons le germe aussi nettement que possible devant notre âme, nous pouvons espérer qu'il nous révèle l'essence de cette anthroposophie. En outre, on peut aussi partir du germe qui vit aussi *en nous-mêmes* et nous permet de stimuler une telle préoccupation de l'anthroposophie de Rudolf Steiner, laquelle agit à l'instar d'un germe comme elle a agi elle-même dans ce commencement. Examinons donc plus précisément le contexte qui est ici indiqué entre Rudolf Steiner et Vischer.

Theodor Friedrich Vischer en vint dans son aspiration à une limite cognitive qui concerne l'essence de l'âme. Cette expérience « à la limite » fut, pour le jeune Steiner de 21 ans à l'époque, extraordinairement significative : il pouvait s'y rattacher de manière diverse et rédigea un essai qui, 35 ans après, il qualifiait de premier rudiment de son investigation de l'esprit. Vischer entra dans les vues de ce traité — il reconnut, pour le moins au début, l'importance de ce mémoire philosophique. Ceci fut pour Rudolf Steiner au moins tout aussi important que cette limite cognitive observée auparavant par Vischer.

Tout aussi mystérieux qu'instructifs sont aussi les paroles par lesquelles Rudolf Steiner, décrivit, en 1917, l'événement, plus de 35 ans après. « Tel un éclair » cela l'a [littéralement, *ndt*] frappé dans son horizon d'idées, au moment où il perçut la lutte de Vischer sur ce paradoxe cognitif, par quoi [l'unité de, *ndt*] l'âme humaine ne peut être présente ni dans le corps vivant, ni à l'extérieur de celui-ci — ainsi l'expliqua-t-il dans les conférences de

⁵ *Ebenda*. Soulignement en italique de Irene Diet. [*man* est ici utilisé au sens de l'adverbe *nur* soit « ne que » (provincialisme du Nord de l'Allemagne), voir dictionnaire encyclopédique (Méthode Toussaint-)Langenscheidt de 1874, II, p.1146. D'où la traduction française que j'en ai fait. Le fait que Rudolf Steiner n'a envoyé ce mémoire qu'à Vischer montre donc qu'il croyait bien que Vischer seul était alors en mesure de le comprendre. *ndt*]

⁶ J.S. Picht qui avait recherché cet essai, aussitôt après la mort de Rudolf Steiner — à l'époque en vain — le publia, après encore qu'il fut retrouvé dans la succession de Vischer, les 28 mai et 4 juin 1939 dans l'hebdomadaire *Das Goetheanum*. Il fut repris en premier lieu dans les publications de l'œuvre littéraire précoce, volume IV/ cahier 19, Dornach 1941, et dans les *Contributions à l'édition des œuvres complètes de Rudolf Steiner n° 63 : Rudolf Steiner sur l'atomisme*. Deux éditions de l'œuvre précoce, Dornach 1978.

⁷ Voir Rudolf Steiner : *Lettres* vol. I 1881-1890 (GA 38), Dornach 1985, pp.47 et suiv.

⁸ Hella Wiesberger : *L'œuvre de vie de Rudolf Steiner dans sa réalité est son chemin de vie*, dans : *La justification de la réalité spirituelle devant la conscience moderne. En mémoire du cinquantenaire de la mort de Rudolf Steiner* (Contributions à l'édition complète des œuvres de Rudolf Steiner n°49/50), Dornach 1975, pp.12-33, et dans *Le chemin vers les connaissances supérieures dans l'œuvre de vie et le chemin de vie de Rudolf Steiner* (Contributions à l'édition complète des œuvres de Rudolf Steiner n°51/52), Dornach 1975, pp.18-36.

Brême et de Saint-Gall.⁹ Cet « éclair » le frappa au moment, où il était occupé à « poser » les premiers rudiments de principe de ce que je suis autorisé à appeler plus précisément maintenant une investigation de l'esprit, comme une première pierre posée *en moi-même* »¹⁰, comme il le souligna à Munich. Mais à quoi Rudolf Steiner construit-il, pourquoi lutte-t-il et pourquoi les expériences de Vischer pouvaient-elles provoquer ce coup d'éclair à l'horizon de ses idées ?

Expériences de la limite et limites du connaître

Les expériences auxquelles Rudolf Steiner pouvait développer les premières pierres de construction de son anthroposophie furent toutes ensemble telles que celles qu'avaient faites quelques penseurs aux limites de leurs possibilités cognitives. Outre Vischer, étaient ici déterminants à l'époque particulièrement, le physiologiste Emil du Bois-Reymond (1815-1896), avec son discours *Sur les limites de la connaissance de la nature*, et le théologien et philosophe Gideon Spicker (1840-1912).¹¹ Mais qu'avaient donc en elles-mêmes ces expériences vécues avec souffrance par ses penseurs aux limites cognitives, pour pouvoir ainsi mener Rudolf Steiner à une science de l'esprit ?

Dans la série d'articles rédigés à la fin de sa vie qui allaient ensuite constituer son *Chemin de vie*, la lutte qu'e Rudolf Steiner mena alors y est décrite avec précision : il s'agissait pour lui qu'il « dût en résulter une fusion de la science de la nature et de la connaissance de l'esprit ». ¹² Comment peut être découverte la relation entre le penser de son époque et sa propre sorte d'esprit ? C'était la question qui constituait alors tout ce à quoi il aspirait alors. N'avait-il pas dû reconnaître, depuis sa plus tendre enfance, que sa propre manière d'être se distinguait fondamentalement de celle de ses contemporains — si fondamentalement même qu'à huit ans déjà, il lutta en quête d'un pont entre son propre penser et celui des autres — un pont qui résulta pour lui pour la première fois dans l'expérience de la géométrie.¹³ Sa propre manière d'être, il l'a décrite une fois comme ceci : « Mon étoile guide était toujours constamment la reconnaissance totalement par elle-même du fait concret que l'être humain, en se tenant dans son corps, comme un esprit indépendant, peut intérieurement contempler dans un monde purement spirituel. »¹⁴ Comment jeter un pont de « l'esprit, se manifestant chez Rudolf Steiner, indépendamment du corps », qui peut se contempler lui-même jusqu'au penser de l'être humain de son époque et d'aujourd'hui ? Vers un penser, dont la première et importante caractéristique consiste dans le fait « qu'il est l'élément inobservé de notre vie spirituelle ordinaire »¹⁵ ? Vischer décrivit ses expériences réalisées à la limite de ses possibilités cognitives par les mots suivants :

Cela restera un mystère cette manière dont cela vient et va, comment la nature, sous laquelle pourtant l'esprit doit sommeiller, se trouve là présente tel un contrecoup si parfait [du spirituel cognitivement éprouvé par l'être humain, qui en recherche les lois, *ndf*] de sorte que nous nous y heurtons à des bosses. [...] La reconnaissance correcte de l'arête vive et du choc dans cette riposte, on la trouve bien chez Fichte, mais aucune explication pour cela. »¹⁶

Un « contrecoup », auquel nous nous heurtons à des « bosses », « l'arête vive » et le « choc dans ce contrecoup » — derrière tous ces mots se dissimulent des expériences de l'âme qu'avait faites Vischer lors de sa tentative de pénétrer des questions cognitives déterminées qu'il appréhendait en pensant au tréfonds de son intériorité. De telles expériences vécues attestent du fait qu'à ce penseur son propre penser n'est plus resté complètement inobservé ; il vient à sa rencontre telle une expérience de l'âme (incomprise, bien entendue). Le penser jusque là inobservé et inconscient devient une pratique forte, douloureusement vécue, à laquelle il se heurte comme un enfant doit se heurter à une table qu'il n'a pas vue, sous laquelle il veut se

⁹ Rudolf Steiner : *Essence individuelle de l'esprit et son action dans l'âme de l'être humain (GA 178)*, Dornach 1992, p.15.

Voir aussi la conférence non publiée du 16 juin 1917 à Brême — www.steiner-klartexte.net/pdfs/19170616-01-01.pdf

¹⁰ Conférence non publiée du 18 mai 1917 à Munich — www.steiner-klartexte.net/pdfs/19170518-01-01.pdf (soulignement en italique de I.D.).

¹¹ Aussi bien dans *Des énigmes de l'âme* que dans les conférences publiques de 1917/18, Steiner se référa sans cesse à ces penseurs.

¹² Du même auteur : *Mon chemin de vie (GA 28)*, Dornach 2000, p.66.

¹³ Voir ma postface dans du même auteur : *Mon chemin de vie — Tâche d'études après la première édition*. Ignis verlag, Thun 2017, pp.338 et suiv.

¹⁴ Du même auteur : *Grandes lignes d'une théorie cognitive de la conception du monde de Goethe, (GA 2)*, Dornach 2002, p.10.

¹⁵ Du même auteur : *Philosophie de la liberté (GA 4)*, Dornach 1995, p.42.

¹⁶ Friedrich Theodor Vischer : *Ancien et nouveau*, Stuttgart 1881, pp.229 et suiv.

relever. Et de la même façon que l'enfant devient conscient de sa propre corporéité, au moment où il se heurte, le penseur devient conscient de lui-même ; il est vrai, à présent non plus seulement dans sa corporéité, mais plutôt dans une expérience d'âme. Car chez le penseur, le résultat de ses efforts du penser ne surgit pas devant lui, comme d'habitude, tel un contenu du penser, au contraire, il connaît son effort du penser sous la forme d'un contenu du penser non atteignable, et donc d'un contenu défaillant du penser. Ce à quoi il aspirait ardemment, ce qu'il attendait de toute son âme, cela lui fait défaut. La vertu d'effort propre au penser tombe sur quelque chose à la limite du connaître, qui contredit ce qui était attendu et qui est expérimenté comme incompréhensible, voire en effet, comme un « néant ».

Mais l'expérience de ce « néant » est décisive. En effet c'est dans ce « néant » que Rudolf Steiner peut ériger ce pont entre son être propre et ces êtres humains-là qui avaient expérimenté cela à partir d'un ardent désir de connaissance de la réalité. Car c'est ce « néant » ainsi vécu qui lui-même devient ce pont. — comment cela fut-il donc possible ?

La limite douloureusement ressentie du connaître est un témoignage que des représentations sont formées qui, « de par leur entité propre, ne se laissent pas paralyser totalement ».¹⁷ Toutes ses représentations-là, pour préciser, qui apparaissent dans la conscience normale, sont des images mortes d'expériences intérieures de l'esprit ; seulement du fait qu'elles sont paralysées totalement — mortifiées — par notre corporéité, elles peuvent surgir comme « des médiatrices d'une connaissance de la réalité extérieure ».¹⁸ Autrement dit : toujours lorsque nous « connaissons » dans la conscience normale, nous avons à faire avec ce genre de représentations paralysées. Toute connaissance connue de nous est le résultat d'un tel genre de paralysie ; si celle-ci n'a pas lieu, l'impossibilité de la paralysie est expérimentée alors comme une limite cognitive, comme une paroi, sur laquelle on se heurte, comme un « contrecoup » ou bien justement un « néant ».

Limite cognitive — anthroposophie

Aux expériences cognitives limites de certains penseurs du 19^{ème} siècle, Rudolf Steiner fut donc en mesure de jeter ce pont qui, de la conscience normale de l'être humain moderne, mène à l'état de conscience [aussi désigné comme un « état cognitif d'exception », *ndt*] qui lui était propre [à Steiner, *ndt*].

Mais à présent, depuis leur apparition dans l'histoire de l'esprit de l'humanité, ces expériences limites ne sont plus seulement éprouvables dans la nature : elles ont essentiellement et secrètement fait leurs nids dans ce qui nous a été destiné du penser expérimenté par Rudolf Steiner dans ses écrits.¹⁹ Ici les limites cognitives sont surmontables, car la voie de leur surmontement est également comprise dans les écrits de Rudolf Steiner, comme ces limites elles-mêmes.

Le premier pas vers ce surmontement consiste à reconnaître que l'être humain actuel, s'il commence à lire les écrits de Rudolf Steiner, ne peut les appréhender qu'avec la conscience normale. Cette conscience qui correspond à l'anthroposophie ne peut jamais être donnée au commencement d'un travail avec son œuvre ; elle ne peut être *développée que progressivement*. Le point de départ pour cela est la reconnaissance de la situation que le penser de Rudolf Steiner est d'une nature complètement différente de celle de nos représentations, lors desquelles le penser est oublié ; ce penser n'est jamais — à la différence de la conscience normale de l'être humain d'aujourd'hui — un « élément inobservé » pour Steiner. Le penser de Rudolf Steiner porte au contraire la conscience de son soi, ainsi en soi, de sorte qu'il est un acte de création ininterrompu — comme un devenir constamment naissant de lui-même — qui entre donc en apparition.

Ceci est la cause originelle que le pont vers le penser de Rudolf Steiner ne peut être ensuite emprunté, si on laisse de côté pour cela l'élément non-compris de ses textes, tout d'abord sur certaines phrases isolées en

¹⁷ Rudolf Steiner : *Des énigmes de l'âme (GA 21)*, Dornach 1983, p.27. [« Les représentations limites caractérisées ci-dessus sont de celles qui de par leur propre essence **ne se laissent pas paralyser totalement**, elle résiste donc à une relation envers la réalité sensorielle. De ce fait justement elles deviennent l'amorce de la perception de l'esprit », soulignement du traducteur]

¹⁸ À l'endroit cité précédemment, p.26. [« Ainsi selon ce que sont les représentations de par leur essence archétype, elles forment certes une partie de la vie de l'âme ; mais elles ne peuvent pas devenir conscientes dans l'âme aussi longtemps que celle-ci n'utilise pas consciemment ses organes spirituels. Aussi longtemps qu'elles vivent donc selon leur essence propre, ces représentations restent inconscientes dans l'âme. L'âme *vit* par elles, mais ne peut *rien* savoir d'elles. Elles doivent étouffer leur vie propre, pour devenir des expériences conscientes de l'âme de la conscience ordinaire. Cet étouffement se produit par chaque perception sensorielle. Ainsi, lorsque l'âme reçoit une impression sensorielle, une paralysie de la vie de représentation se réalise et l'âme éprouve consciemment la représentation paralysée du fait qu'elle médiatise une connaissance de la réalité extérieure. »]

¹⁹ Sous cette forme, cela ne vaut en effet que pour les écrits de Rudolf Steiner ; son action pendant les conférences tenues par lui était d'une autre nature. Voir Irene Diet : *Le mystère du langage de Rudolf Steiner*, Ignis Verlag, Dietlikon 2001 ainsi que : *L'édition complète est-elle l'œuvre de Rudolf Steiner ?* Ignis Verlag, Diethikon 2013.

l'éprouvant en soi de manière parfaitement éveillée. Pour le préciser, cet élément de non-compréhension est le plus souvent endormi. Mais si l'on commence à s'y éveiller, il vaut d'envisager soi-même l'expérience de l'âme de cette non-compréhension, donc de cette limite cognitive qui est en train de s'instaurer. Car c'est cette expérience qui peut devenir toujours plus médiatrice d'une connaissance de l'image qui n'est pas paralysée, mais au contraire une réalité.

Si l'on commence à parcourir ce cheminement, alors ce que Rudolf Steiner, en 1917, a ainsi conçu dans son ouvrage *Des énigmes de l'âme*, on fait sienne sa propre expérience d'âme :

La chose devient autre si l'âme en vient à se demander ce qu'elle peut expérimenter en elle si elle se remplit de telles représentations, vers lesquelles elle est conduite aux limites du connaître ordinaire ? Elle peut alors se dire par une introspection de soi correspondante : avec de telles représentations je ne peux rien connaître au sens habituel du terme ; mais dans le cas où je me représente vraiment intérieurement, sous une forme concrète, *cette* impuissance du connaître, je percevrai la manière dont ces représentations cognitives agissent en moi-même. En tant que représentations cognitives ordinaires, elles demeurent muettes ; mais dans le mesure où leur mutisme se communique de plus en plus à la conscience, il acquiert une vie intérieure propre qui forme une unité avec la vie de l'âme. Et l'âme remarque alors comment, par ce qu'elle éprouve que cela la met dans une situation qui se laisse quelque peu comparer à celle d'un aveugle ne disposant encore d'aucune éducation particulière de son sens tactile. Un tel être se heurterait tout d'abord partout à ce qui l'entoure. Il ressentirait la résistance des réalités extérieures. Et à partir de cette sensation générale, il pourrait développer une vie intérieure, remplie d'une conscience primitive, laquelle n'a plus alors simplement cette sensation générale de se heurter aux choses, mais commence à distinguer au contraire cette sensation, se démultipliant en soi et distinguant ce qui est dur et ce qui est mou, ce qui est lisse et ce qui est rugueux et ainsi de suite.— De cette manière l'âme peut connaître et démultiplier en elle cette expérience qu'elle vit avec les représentations qui se forment aux limites cognitives. Elle apprend à expérimenter que ces limites ne représentent rien d'autre que ce qui prend naissance lorsque sa vie [d'âme, *ndt*] est effleurée par le monde spirituel. La perception de telles limites devient pour l'âme une expérience qui se laisse comparer à l'expérience tactile sur le plan sensoriel. Ce qu'auparavant elle a caractérisé comme une limite du connaître, en cela elle voit désormais l'effleurement de nature psycho-spirituel provoqué par un monde spirituel. Et à partir de cette expérience posément méditée avec circonspection, qu'elle peut avoir avec les diverses représentations aux limites, la sensation générale se particularise pour elle d'un monde spirituel en une perception multiple de celui-ci. De cette manière le genre, pour ainsi dire le plus inférieur, de perceptibilité du monde spirituel devient une expérience.²⁰

La rencontre avec Friedrich Theodor Vischer, qui débuta par un profond désir ardent de vivre la connaissance de la réalité de son propre processus cognitif, Rudolf Steiner put caractériser, 35 ans plus tard cet « éclair » qui lui permit de poser les premières pierres de sa science spirituelle en partant de la conscience ordinaire. Ce ne fut pas un hasard si cette expérience de Vischer se référât à l'essence de l'âme. Pour le préciser, cette question touche en effet le nerf de la science spirituelle développée par Rudolf Steiner. Mais cela ne suffit pas pourtant : Vischer connut le paradoxe cognitif se manifestant en lui d'une manière telle qu'il s'y heurta à des « bosses ». Une telle expérience cognitive qui est en situation de percevoir l'impuissance du connaître lui-même, permit à Rudolf Steiner, aux frontières de la conscience ordinaire, de rendre éprouvables les premiers germes de cette conscience qui a la capacité de mener au monde spirituel incarné en elle. Et ceci peut sans cesse être expérimenté aux textes de Rudolf Steiner, si la dimension occulte de ces textes commence à devenir consciente au lecteur.

Die Drei 3/2018.

(Traduction Daniel Kmieciak)

Irene Diert: est née en 1959 à Leipzig. Études d'histoire et philosophie ; en 1985, elle déménage à Paris et poursuit ses études à la Sorbonne. Depuis 1989 elle est exclusivement active dans l'anthroposophie. Auteure de nombreux articles. Directrice de séminaires et de cours et conférencière. Depuis 2002, elle vit à Berlin.

²⁰ GA 21, pp.21 et suiv.